

MARCEL ARLAND

**ESSAIS
& NOUVEAUX ESSAIS
CRITIQUES**

nrf

GALLIMARD

AVERTISSEMENT

Les essais qui composent la première partie de ce livre ont paru en 1931 sous le titre : Essais critiques ; mais déjà, presque tous, ils avaient paru dans la N.R.F. au cours des sept ou huit années précédentes. Tandis que je les relisais en vue de cette nouvelle édition, je me suis senti souvent gêné par un ton péremptoire, par le vocabulaire, çà et là par certaines erreurs de jugement, certaine injustice. J'y reconnais les traces d'une époque, d'autant plus vives que, de cette époque, j'entendais bien m'affranchir.

Les Nouveaux Essais qui forment la seconde partie furent écrits et, pour la plupart, publiés en revue de 1931 à 1946. Ils contiennent des études plus étendues que les premières. Mais, de l'ensemble du livre, ai-je besoin de dire qu'il ne se propose nullement comme un tableau de la littérature contemporaine ? On ne trouvera rien d'autre ici que le sentiment critique d'un écrivain en marge de ses lectures et de ses propres recherches. Si réduit et faillible qu'il soit, peut-être du moins voudra-t-on bien m'accorder qu'il est libre.

PREMIÈRE PARTIE

ESSAIS CRITIQUES

UNE ÉPOQUE

Entre deux dangers : l'ordre et l'anarchie, les générations oscillent. Double miroir, — si je me tourne vers l'un ou vers l'autre, je découvre en chacun d'eux mon image, là, plus nette et plus stable, ici, plus près du cœur d'être frémissante et incertaine. Tenter de les concilier ? l'une ou l'autre s'impose à nous : notre passion de créer, de nous affirmer, de « vivre » supprime à notre esprit une moitié de la vie ; ce n'est pas la sagesse que nous cherchons ; nous suivons notre instinct secret, quelques modes, quelques circonstances et peut-être certaines lois qui régissent l'harmonie des siècles.

Il n'y a d'autre ordre pour la pensée que celui qui existait la veille ; l'anarchie est le refus de cet ordre ; mais, dans ce qu'elle peut avoir de fécond et par où elle s'écarte du jeu ou du suicide, c'est la recherche d'un nouvel ordre.

Il semble que toutes les civilisations convergent d'abord vers un point idéal, un instant atteint, aussitôt dépassé. Comment l'appeler, ce point, équilibre des qualités d'une race, minute unique où toutes

1. Cet essai, écrit en 1923, parut en 1924 dans *la Nouvelle Revue Française*, sous le titre de : *Sur un nouveau Mal du Siècle*.

les forces qui se cherchaient ou s'entravaient auparavant, s'associent et se combinent, spectacle admirable né de la collaboration de l'homme et du destin ? A peine a-t-elle produit cet instant, une civilisation s'en écarte et ses forces divergent. Et si beau, si plein qu'il ait été, il appartient dès lors au domaine de l'ordre, domaine historique, riche d'enseignements, sans doute, mais domaine des morts, dont il faut s'écarter pour répondre à la vie d'une nouvelle époque et créer, dans une apparente anarchie, un ordre nouveau.

Qu'un peuple soit en proie au trouble, c'est dans les œuvres nées de ce trouble qu'il pourra découvrir son visage véritable, sa grandeur et sa beauté particulières, et déjà les germes de son ordre. C'est, d'autre part, en de telles époques, violentes et bouleversées, décadences ou résurrections, que se révèle le mieux le génie des individus.

— Il convient de partir de là pour comprendre l'intérêt et les particularités de la génération qui s'exprima immédiatement après la guerre, et dont la plus intéressante et presque la seule manifestation fut le mouvement dada.

Le mouvement dada ne fut pas le reflet d'un peuple, certes, mais fut permis et sans doute causé par l'état et la civilisation de ce peuple. Peut-être est-il venu un peu trop tôt : de tels mouvements, provoqués par des individus, au lieu de traduire un état général, le précèdent et l'amènent en partie. Mais il devait exister, et si quelque étonnement peut nous prendre à le considérer, c'est qu'il n'ait pas atteint une plus grande envergure. Que l'on se rappelle le spectacle des esprits vers 1914. Aux côtés d'une fantaisie édulcorée, le naturalisme, inlassable moribond, pénètre à l'Académie ; la poésie d'Albert Samain vient de décider du triomphe du symbolisme dans les provinces ; entre Porto-Riche et Henry Bataille, le théâtre hésite et se retourne inquiet vers Antoine. C'est l'heure où, devant le décor hautain de Barrès, on attend vainement quelques hommes, où, chez Marcel Proust, la vie la plus médiocre n'est pas encore

rachetée par une solitude lucide et obsédée par la mort. C'est aussi l'heure, sans doute, de Maurras, de Bergson, de Péguy, de Suarès, de Claudel ; mais comme leur voix, si pure qu'elle soit ¹, arrive indistincte, surtout avec la guerre, aux jeunes gens qui prennent alors conscience d'eux-mêmes et du monde où ils sont appelés à vivre ! En des années où, depuis Anatole France jusqu'aux journalistes et aux lecteurs des journaux, chacun était par nature spirituel, gracieux et ironique, où chacun pouvait faire un sonnet sans défaut, citer Renan, Ibsen, ou Nietzsche, énumérer dix écoles d'avant-garde — la transmutation des valeurs s'imposait. L'incroyable niaiserie de la littérature de guerre la rendit bientôt plus nécessaire encore. Il était naturel que l'on se montrât grossier au milieu de tant de grâces, violent parmi tant de douceur, et, parmi cette finesse, illogique.

C'est d'autre part en ces années que certaines œuvres importantes parurent ou furent mises en lumière ² ; ignorées du grand public, elles aidèrent à la naissance du mouvement dada. Prenant comme points de départ telles de ces œuvres, il serait assez simple de montrer comment le culte de l'émotion aboutit, non sans logique, à l'incohérence, puis au silence ; comment le culte de l'intelligence, poussé à ses limites extrêmes, amène sa propre négation, ou plutôt tend vers un humour de l'intelligence ; comment enfin la théorie de la destruction avait été déjà formulée, avec d'autant plus de danger qu'elle prenait l'aspect d'un mysticisme.

Je n'écris pas l'histoire du mouvement dada, et ne rechercherai pas toutes ses causes. On a dit que,

1. Au reste, certains d'entre eux, revendiqués par un parti politique, de ce fait paraissaient suspects à beaucoup de jeunes gens. La littérature contemporaine, pour un collégien du temps de la guerre, c'était Régnier, France, Bourget, Rostand et Bataille.

2. Œuvres de Gide, d'Apollinaire, de Valéry, de Max Jacob... Traduction de Dostoïewsky. Vogue de Rimbaud et de Lautréamont.

suivant la loi qui pousse une génération à s'affirmer en allant plus loin que son aînée, la génération qui s'exprima aussitôt après la guerre voulut d'un coup gagner les limites de l'audace. Peut-être ; mais l'audace la plus rare n'est pas la destruction, c'est l'abstention ; une violence plus grande que dire : non, c'est le silence ; et le vrai désespoir, c'est l'acceptation, non le suicide. Or à vingt ans, on se tue peut-être, on n'accepte pas. L'acceptation interdit l'œuvre d'art ; et quel que fût le mépris de cette génération pour l'art, c'était une génération d'artistes ; la force qui était en eux se traduisit par la négation ; elle ne l'aurait pu par le silence.

Si, comme on l'affirme, *dada* était vraiment mort, sa brièveté serait pour moi un grand sujet d'étonnement. On triompherait sans prudence, à ne voir en lui que la manifestation habituelle d'une génération qui entre en activité. Sans doute chaque génération s'efforce-t-elle d'abord de détruire, afin de pouvoir ensuite, à ce qu'elle croit, construire à sa guise. Mais ce fut un autre spectacle, que celui de ces gens qui, il y a quelques années, détruisirent pour détruire, et parce que la destruction leur semblait leur seule dignité. Je le considère comme un épisode, non comme un tout. Non pas un commencement ; depuis longtemps tout était détruit, en morale comme en littérature ; mais il importait que l'on accusât le débris. Non pas davantage une fin, à partir de laquelle tout dût renaître sous un visage nouveau. L'essence du mouvement *dada* subsiste, d'autant plus virulente peut-être que plus calme d'aspect.

Ce qui explique l'apparente brièveté de ce mouvement, c'est précisément sa violence. Il est assez vrai que du jour où l'on eut trouvé ce mot : *Dada*, il ne restait presque plus d'autres conquêtes à faire, j'entends de conquêtes extérieures. Mais, après avoir affirmé, il faut persuader. C'est un travail plus lent, plus secret. La véritable destruction agit à dose calculée, comme ces poisons que neutralise une absorption trop grande.

Un des faits où l'on voit le mieux combien *dada*

fit prématuré, c'est le peu de disciples gagnés à ce mouvement qui, quelques années plus tard, aurait conquis la plus belle partie des esprits. Né en France (je le dis par chauvinisme !) favorisé par l'Europe centrale et revenu en France à son plus haut période, il ne manquait à sa fortune ni la nouveauté, ni l'arrogance, ni le snobisme. Il lui manqua seulement d'être une école, c'est-à-dire, par quelque endroit, une porte ouverte sur un horizon nouveau — voire une nouvelle porte sur le même horizon. Car dès qu'il tendit à dire autre chose que dada, il cessa d'exister, du moins en tant que mouvement ; il ne resta que M. X... ancien dadaïste, auteur de...

Mais, disparu le mouvement dada, le bouleversement intellectuel, dont il n'était qu'une des phases, continue. L'éclosion prématurée de cette manifestation retarde de plusieurs années son triomphe. Autour du prétendu mort, les prix académiques, les enquêtes sur la direction de la jeunesse iront leur tran-tran. Depuis quelque temps, il n'est pas un homme de culture moyenne qui ne se soit identifié avec Rimbaud ; il le fera demain avec Lautréamont ou avec M. Raymond Roussel ; c'est l'instant où l'on parlera de ce bon mouvement dada, feu le mouvement dada, si sympathique au fond. C'est aussi l'instant où le bon mort se réincarnera, je ne saurais dire sous quelle forme, et donnera à ses nouveaux amis, et à plus d'un de ses anciens sectaires qui ne le reconnaîtront pas, un croc-en-jambe bien réjouissant.

* * *

Si l'on considère l'état actuel de la jeune littérature, il est mal aisé de juger clairement la génération qui a succédé à celle de *dada* et son apport personnel. Les uns allèrent d'instinct vers ce qui était hier l'avant-garde et voulurent recommencer la période héroïque. En face d'eux, c'est une nombreuse compagnie de délicieux jeunes gens, avertis, spirituels, maîtres de leur art à vingt ans, et qui savent à l'envi traduire dans les lettres l'élégance de leur esprit.

Dans la confusion et la nonchalance contemporaine, il était facile à beaucoup d'élever la voix et d'annoncer des terres nouvelles : un public se trouve toujours alentour, heureux et fier d'applaudir et de comprendre. Les petits-maîtres n'ont pas manqué ; chacun découvrit une originalité et la proclama parfaite, comme ces boules des jardins de banlieue où l'on peut, sans fatigue, parcourir le monde et ses passions.

Fantaisie, gestes et attitudes, tels sont trois des principaux caractères de la littérature qui florissait hier et voudrait encore sévir actuellement. On s'est plu à croire que l'intime secret de l'âme et de la beauté tenait en ces frivolités compassées, en ces exercices de mots et de cœur, délicats et gracieux comme une rose (la rose, emblème de toute une littérature), dont on nous a accablés depuis vingt ans sous prétexte de fantaisie. A toutes les questions du monde, la réponse fut une pirouette ; le tout était de pirouetter avec grâce ; après quoi l'on s'inclinait, adressant un sourire au miroir.

Les gestes sont un danger aussi haïssable. Si peu de force et de goût que j'aurais eus sans doute à tenter ceux du mouvement dada, j'aime et j'approuve que d'autre s'y soient livrés. Mais les répéter, que serait-ce d'autre qu'un jeu ? Nul geste n'exprime un individu ; les délires semblent un peu froids, et les gestes, pythiques, quand une saison a passé sur l'enfant prodigue. Ces airs tranchants, ces grimaces laborieuses, ces pétarades littéraires : je ne cacherai plus mon ennui. Le fusil n'était pas chargé ; je ne sursaute plus, à la deuxième détonation. Qu'une âme bien née brûle intérieurement ; peu de spectacles sont aussi pathétiques qu'une violente émotion sous un visage placide. — Sans doute peut-on faire un geste, en souriant. Toute mystification m'amuse, dès qu'elle se nourrit du snobisme ou de la veulerie du public. Mais de la mystification à la parade, je vois trop la distance, et la différence de nature.

Un péril plus grand pourtant, ce sont les faux prophètes. Ils nous ont proposé des règles pour aimer les choses et les gens, pour cultiver l'égoïsme, pour nous

affranchir de toutes règles. Ils connaissaient cet instant pénible des adolescences, où l'on a besoin d'un principe comme d'une maîtresse, et savaient qu'une voix assurée et deux mots d'esprit suffisent à enrôler une incertitude. Des attitudes et des doctrines, nous en avons cherché dans toutes les foires du monde ; c'était assez d'un air arrogant, d'un sourire fier, d'une déviation du corps ou de l'âme, pour que notre cœur s'émût. Notre besoin d'enrôlement volontaire est tel que des *succédanés* d'Annunzio et des junkers allemands, prêchant, par exemple, le culte unique du foot-ball comme régénérateur du monde, ont aujourd'hui des disciples fervents ¹.

* * *

C'est en s'éloignant de ce triple mensonge d'attitudes, de gestes et de fantaisie, que la littérature qui se cherche aujourd'hui acquerra des chances, non peut-être de succès immédiat, mais de vie. Si le mensonge

1. Lassés d'une idée, nous en défendons une autre. L'admirable est que nous en défendons toujours une autre. Sur le Hoang-ho, les pêcheurs se servent du cormoran ; c'est, comme le pélican, un échassier au grand cou et au grand bec. Autour de son cou on passe un anneau, qui l'étrangle un peu. La barque est sur le fleuve ; passe un poisson : le cormoran plonge, l'engloutit, mais ne l'avale pas, car l'anneau l'en empêche. On ouvre le bec du cormoran, on prend le poisson, et le tour est joué, la scène recommence. — Mais, dis-je, le cormoran ne se lasse-t-il pas de pêcher toujours sans profit ? — Ho ! le cormoran est si bête. — Si bête ? — Ho ! c'est incroyable comme il est bête.

A la fin pourtant, vient l'heure où l'on fait son révolté. Des doctrines ? Pourquoi faire ? Nous, des doctrines ! Est-ce qu'un grand cœur s'assujettit à une doctrine ? C'est alors qu'on se crée une doctrine de la révolte, de l'indépendance, de l'indoctrination. Un bateau quelque part : — Voyez comme je suis libre. — Petit niais ! et le pilote à ton gouvernail ?... Un coup de vent détruit pilote et gouvernail, pousse le bateau vers une autre côte : — Voyez cette fois comme je suis libre.

est haïssable, c'est surtout parce que l'on finit par y croire. Vers l'absolue sincérité, voilà de quel côté s'orienteront sans doute les quatre ou cinq individus qui suffisent pour représenter, sinon pour exprimer une génération. C'est moins d'ailleurs une génération que des individus, qui nous peuvent maintenant intéresser ; il n'est plus aujourd'hui de véritable travail que solitaire. Le mot travail peut faire sourire ; rarement en effet on eut autant de méfiance envers l'art ; et je ne dis pas seulement envers les procédés artistiques, mais envers leur résultat, qu'on appelait autrefois la beauté ; méfiance envers les mots, les procédés d'investigation et de connaissance, envers l'intelligence comme envers la sensibilité, envers la personnalité.

Avant toute littérature il est un objet qui m'intéresse : moi-même. De cet objet, je cherche à m'approcher par les plus purs moyens qu'il me soit possible de trouver. La littérature, qui est le meilleur d'entre eux, ne nous séduit plus guère qu'en ses rapports avec nous-mêmes, et selon l'influence qu'elle peut avoir sur nous. Par là elle s'élève et s'abaisse à la fois ; car si le but que nous lui proposons est le premier en noblesse, elle n'en devient pas moins elle-même un moyen : moyen de nous connaître, moyen de nous éprouver (certaines expériences littéraires sont plus dangereuses que des expériences réelles). De quelques livres, on peut dire qu'ils sont semblables à l'armée des Hébreux autour de Jéricho ; j'ai peu de confiance en ces sonneries de trompettes, peu de confiance même en mes paroles ; mais les murs de Jéricho, s'ils tombèrent, ce fut en quelque sorte par persuasion ; et moi-même je ne me révélerai que si je me suis sept fois appelé avec angoisse.

La morale sera donc notre premier souci. Je ne conçois pas de littérature sans éthique. Aucune doctrine ne nous peut satisfaire ; mais l'absence de doctrine nous est un tourment. Il est possible qu'un jour de tels tourments apparaissent naïfs, et qu'on s'étonne de ce goût pour la délectation morose, de ce masochisme, de cette inquiétude qui nous inclinent vers des

tentatives assez particulières. Mal et bien, cette distinction n'est possible que parce que des siècles de vie sociale et religieuse l'ont gravée en nous ; c'est elle qui oriente la plupart des aventures où certains esprits s'essaient et s'éprouvent aujourd'hui. Car si, après le mouvement dada, le désir de scandaliser peut apparaître vulgaire, du moins persiste le goût de notre propre scandale. On confond trop action et geste ; l'une peut être la preuve de nous-mêmes, jamais d'ailleurs la preuve exacte ; l'autre est panache et simple ostentation ; certaines actions ne paraissent pas motivées ; un geste affirme toujours. Ce n'est donc pas contre l'action qu'il convient de s'élever ; quelles que soient la méfiance où on la tient et l'incapacité des meilleurs esprits à agir, le dédain de l'action est une trop facile lâcheté. Que Rancé parle de renoncement, après avoir possédé de telles richesses et gloires humaines ; mais nous sommes trop portés à nous identifier avec nos héros.

Toutes questions se ramènent à un problème unique, celui de Dieu. On a parlé d'un nouveau mal du siècle ; on a mis à la mode des mots et des sentiments nouveaux ; le moindre lecteur des revues d'avant-garde s'est cru atteint de ferveur, puis d'inquiétude, Je regrette fort la vulgarisation de ces mots, qui nous obligera à de fâcheux néologismes. Mais les notaires qui, il y a cent ans, se crurent Werther ou René ne nous font douter ni de Goethe ni de Chateaubriand. Et quelle que soit notre répugnance pour ce trop emphatique : mal du siècle, nous l'admettrons pourtant, si nous en croyons notre angoisse.

Dieu, l'éternel tourment des hommes, soit qu'ils s'attachent à le créer, ou à le détruire ; l'œuvre de Virgile s'explique par sa présence permanente ; celle de Rousseau, par sa recherche ; celle de Stendhal, par l'effort des passions pour en cacher l'absence. Mais un esprit où cette destruction est accomplie, où le problème divin n'est plus débattu, par quoi comblera-t-il le vide laissé en lui et que maintient béant la puissance des siècles et des instincts ? L'absence de Dieu est le non-sens de toute morale. Est-ce la

forme politique d'un pays, des questions humanitaires ou économiques, qui pourront remplacer en nous l'ancien fondement ? Jusqu'à ce que nous ayons pris l'habitude de ce nouvel état, tout nous apparaîtra dérisoire, et nous-mêmes d'abord. Esprits désaxés, bâtissant par convenance ou pour des raisons pratiques des garde-fous auxquels nous n'accordons nulle confiance, nous sommes condamnés à de perpétuelles *occupations* ; occupations, et rien d'autre ; chacun s'y adonnera selon sa sensibilité, sa fatigue et son ennui : il y a les voyages, le mariage, les passions ; être riche, être Lauzun, être député des Halles ; il y a certaines tentatives dangereuses, certaines anomalies, certains crimes, certaines vertus ; il y a aussi la littérature.

Car ce n'est pas en quelques années que l'homme se consolera de la perte de Dieu. Avec quelle ardeur pourtant n'a-t-on point tenté de réparer cette perte ; mysticismes de la beauté, de l'homme et de l'individu : passions inassouvies, instincts déviés — de tout cela il ne reste plus guère que lassitude et découragement, et que perpétuellement en nous cette flamme inquiète et désolée. L'actualité de Dostoïewsky est un signe fort net ; jamais l'on ne s'était en France senti plus près de certains des héros des *Possédés* ou des *Karamozov* ; l'angoisse où vivent ces personnages, l'allure tragique de leurs gestes, et le mysticisme évangélique que le romancier partage parfois avec ses héros, ce sont autant de traits que nous pourrions retrouver chez quelques-uns de nos contemporains. Certains, malgré eux-mêmes, malgré le siècle et leur peu d'espoir, sentant en eux, non plus l'idole, mais toujours l'autel, ont tenté de les retrouver en continuant, en exagérant les mêmes gestes d'adoration — dans l'attente d'un miracle. Le miracle ne me paraît pas impossible, pas plus que le geste définitif par lequel on trouverait une fin personnelle à ces hésitations et à cette recherche.

Entre le miracle et le suicide, et jusqu'à ce que l'on ait atteint la résignation, il y a place pour une littérature très individuelle, dangereuse à coup sûr, parfois lyrique et anormale. Car après tant de vaines jon-

gleries, tant de grâces et de grimaces, tant d'efforts vers l'originalité, tant d'exotisme et de littérature cinématographique, l'heure n'est-elle pas enfin venue d'une simplicité nouvelle, celle des époques où, sans gesticulation, l'homme se penche sur son propre drame, avec les cinq misères de ses cinq sens, avec l'enivrante misère de penser et d'être ému ? Ce n'est point un retour vers le classicisme qui me semble souhaitable, — mais, dans le désordre et dans le tumulte des esprits, une nouvelle harmonie. Ainsi cette littérature serait-elle à la fois une phase, un facteur et le reflet d'un bouleversement qui nous dépasse singulièrement et qui conduit une civilisation vers sa ruine ou vers sa résurrection.

Grandissant dans une Europe perdue de sang et de haine, au milieu d'hommes déments ou terrifiés, quelle direction, quel appui pouvait trouver notre jeunesse ? Les maîtres d'hier, ces écrivains ironiques ou compassés, elle les détesta. Livrée à elle-même, ce fut d'elle seule qu'elle attendit ses lois. Elle s'interrogea anxieusement, remit en jeu tous les problèmes, chercha un but, une raison d'être.

Un besoin de destruction la prit ; elle rejeta la morale courante et les liens qu'elle n'avait pas établis elle-même : elle fit le procès des mots et des formes littéraires ; elle suspecta les moyens de connaissance. Après avoir fait table rase du passé, elle voulut s'interdire de préparer l'avenir.

C'était ne pas compter avec les forces de vie qui la poussaient. Le vrai drame de notre génération, c'est qu'acharnée à détruire et incapable de se rattacher à rien, elle est en même temps animée par le plus impérieux appétit de vivre. Je doute que la crise qu'elle traverse se résolve jamais, pour ceux du moins dont elle n'est pas une expérience ou une fugue de jeunesse.

Ce n'est certes pas l'époque où nous avons vécu depuis la guerre, qui aurait pu apaiser ce trouble. Époque vacillante encore comme un corps épuisé, propice à toutes les expériences, sceptique et mys-

Œuvres de
MARCEL ARLAND

NOUVELLES

Les Ames en Peine
 Édith
 Les Vivants
 Les plus beaux de nos Jours
 La Grâce
 Il faut de tout pour faire un Monde

ROMANS

Étienne
 Monique | Antarès
 L'Ordre | La Vigie
 Terre natale
 Zélie dans le Désert

ESSAIS, CRITIQUE, LITTÉRATURE

La Route obscure
 Étapes
 Où le cœur se partage
 Carnets de Gilbert
 Les Échanges
 Essais et nouveaux Essais critiques
 Marivaux

ÉDITIONS RELIÉES

d'après les maquettes de Mario Prassinis

L'Ordre | Antarès
 La Vigie | Terre natale
 Zélie dans le Désert
 Il faut de tout pour faire un Monde

ÉDITIONS DE LUXE ILLUSTRÉES

Carnets de Gilbert
*illustré d'une lithographie, trois dessins et
 une gravure en couleurs par Rouault*
 Terre natale
illustré de douze eaux-fortes par Galanis